Marianne, 27 mars 2010-04-16

La passion du politique selon Jeanneney

Élie Barnavi

L'un des plaisirs du métier de chroniqueur est qu'il permet de lever parfois le nez du quotidien terne de la politique pour humer l'air des cimes du politique. J'y songeais l'autre jour en refermant le dernier livre de Jean-Noël Jeanneney*. Il se trouve que je l'ai lu à la veille du premier tour des élections régionales, auxquelles il a conféré du coup une signification ironique teintée de mélancolie.

Ce petit livre est une pièce de théâtre, et c'est formidable d'intelligence, d'érudition maîtrisée et de sensibilité. Elle met en scène deux monstres sacrés de la Troisième République, Blum et Mandel, dans le huis clos étouffant de la villa près de Buchenwald où les nazis les ont tenus prisonniers et otages durant la dernière année de la guerre. Ils parlent politique, bien sûr, c'est leur passion commune. C'est une conversation à deux, étincelante et profonde à la fois. Ou plutôt à quatre, puisque derrière leur épaule se profilent deux figures tutélaires qui se mêlent sans cesse à leur dialogue, s'imposent à leur souvenir, parlent par leur voix : Jaurès et Clemenceau. Et il y a un cinquième personnage, la mort, qui rôde autour d'eux et colore de tragédie le moindre de leurs propos. Nous connaissons la fin de leur trajectoire, eux l'ignorent, mais la craignent. Lorsque Philippe Henriot, le talentueux porte-voix de Vichy, est exécuté en plein Paris par la Résistance, le 28 juin 1944, ils savent que l'un d'eux le paiera de sa vie. Ce sera Mandel, renvoyé par Himmler en France et assassiné par la Milice dans la forêt de Fontainebleau.

Le danger inhérent à ce genre d'exercice est de transformer les personnages en porte-parole de leurs idéologies. Jeanneney ne tombe jamais dans ce piège. Ce ne sont pas des hommes-sandwichs qui s'affrontent ici, mais des êtres en chair et en os, avec leurs convictions et leurs doutes, leurs souvenirs et leurs expériences, leurs forces et leurs faiblesses. L'un est de gauche, l'autre de droite, et, en les écoutant, les critères classiques de différenciation de ces catégories fondamentales de l'action politiques autrefois analysées par René Rémond s'alourdissent soudain de leur poids d'humanité. Blum est optimiste, Mandel profondément pessimiste, puisque « le pessimisme fonde tellement mieux la résolution ! ». Mandel se veut réaliste, Blum est idéaliste : « Le réalisme, voilà un ami familier. Un ennemi aussi… ». Blum répugne à l'usage de la force et se méfie de l'autorité, Mandel revendique l'une et l'autre. Mandel exalte la nation, le patriotisme de Blum débouche sur l'internationalisme. Surtout, Blum pense collectif, société, « forces qui [la] travaillent en profondeur », là où Mandel ne croit qu'en l'individu : « Mais […] il n'y a pas de système sans les hommes […] Des individus libres et les choix de leur liberté… »

Jeanneney a beau être « de gauche », c'est Mandel qui me semble avoir l'avantage dans cette joute. Peut-être parce que c'est lui qui finit par payer le prix fort de son engagement. Peut-être aussi en raison de l'admiration que l'auteur porte au

Tigre, à qui il a consacré une remarquable biographie**. Mais au fait, si Blum est bien de gauche, Mandel est-il vraiment de droite ? Ce grand républicain n'avoue-t-il pas son dégoût pour la droite de l'argent, des privilèges et du terroir, qui lui a si bien fait sentir, lui juif, lui si peu juif, qu'il n'avait pas sa place au sein de la nation ?

Droite, gauche : notions indépassables, utiles – et réductrices. Beau sujet de débat pour la France d'aujourd'hui.

**L'un de nous deux*, Portaparole, 84 pp., 12,50 euros.
***Clemenceau, portrait d'un homme libre*, Mengès, 2005